

cueillie par l'Empereur. Le général Andréossy, nommé gouverneur de Vienne, reçoit la capitulation de cette ville.

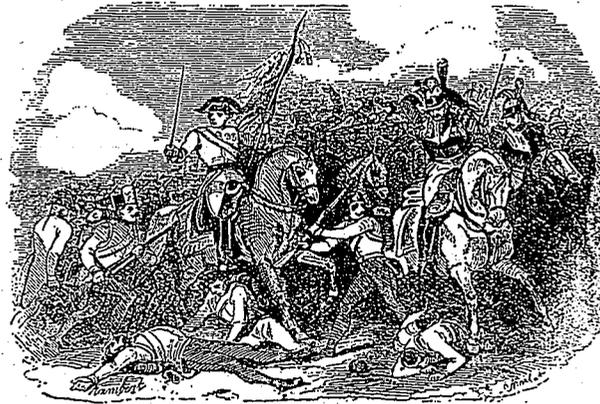
La capitale de l'Autriche en notre pouvoir n'avait pas terminé la campagne, et le Danube était lui-même une difficile conquête à faire. Napoléon a auprès de lui, à Vienne, les corps de Lannes et de Masséna, du général Oudinot, et la garde impériale. Le corps du maréchal Davoust occupe Vienne et Saint-Polten; Bernadotte reste à Lintz, ayant une réserve à Passau; le maréchal Le-febvre à Inspruck.

L'intention de Napoléon, comme en 1805, était de jeter un pont sur le Danube à Nussdorf, et un autre à Ebersdorf; le maréchal Lannes fut chargé du premier, le maréchal Masséna du second. L'expédition de Nussdorf, conduite par le général Saint-Hilaire, échoua par l'imprudence du détachement qui, chargé de s'assurer de la possession d'une île, s'aventura, et succomba presque en entier devant des forces supérieures qui l'attaquèrent tout à coup. Masséna eut plus de bonheur que le maréchal Lannes; la division Molitor se porta sur Ebersdorf et protégea les travaux. Les quatre bras du fleuve présentaient en cet endroit une largeur de quatre cents toises; mais ces îles, dont la principale se nomme Lobau, servirent à appuyer les ponts, dont la construction fut confiée aux généraux Bertrand et Perneti. Le 19, l'Empereur vint à Ebersdorf, et, en voyant tous les bateaux rassemblés, il ordonna de jeter les ponts.

Le 21, l'armée ennemie se déploie, forte de quatre-vingt-dix mille hommes. L'Empereur charge Masséna de la défense d'Aspern, et Lannes de celle d'Essling. L'ennemi brise ses masses toute la soirée contre ces villages, où combattent les plus valeureux soldats de l'Europe. Essling, Aspern, sont pris et repris cinq ou six fois. Au milieu de cette terrible action, la division de cuirassiers, conduite par Bessières, se couvre d'une gloire immortelle, mais elle perd le brave général d'Espagne et les trois colonels qui la commandent. La nuit vint mettre un terme aux sanglants combats livrés sur cet obscur théâtre, et l'incendie éclaira le résultat de cette lutte inouïe dans les annales de la guerre. C'est à cette funeste clarté que Masséna garde les ruines d'Aspern, le général autrichien Bellegarde le cimetière et l'église du même village. Accablées de lassitude, les deux armées ennemies donnent quelques heures au repos sur cet étroit champ de bataille.

L'Empereur expédie continuellement des ordres pour

hâter la marche de l'armée, qu'avaient retardée plusieurs accidents survenus aux ponts par le choc des bateaux lancés sur le fleuve. Le maréchal Davoust est venu au quartier général annoncer l'arrivée prochaine de son corps et des autres qui le suivent. Napoléon entend avec joie, au lever de l'aurore, retentir le signal d'une attaque générale sur Aspern et sur Essling, où l'archiduc a poussé encore une fois toute l'impétuosité de ses masses. Nos soldats résistent avec la même intrépidité que le jour précédent, et après les prodiges d'une telle défense contre des forces si supérieures, Napoléon conçoit à son tour le dessein de prendre l'offensive. Il adresse de nouveaux ordres à ses maréchaux pour enfoncer le centre de l'armée autrichienne et la rejeter sur la Bohême et sur la Hongrie.



Soudain commence cette habile manœuvre connue depuis longtemps des lieutenants de Napoléon; et déjà la violence avec laquelle se sont élancées ses troupes a formé le vide au centre de la ligne ennemie. Vainement le généralissime autrichien, le premier et le plus brave de son armée, semble multiplier au milieu des périls l'exemple du courage et le sacrifice de sa vie; en vain, saisissant le drapeau du régiment de Zach, emporté hors de la ligne par le mouvement rétrograde, il veut le ramener au combat: entraîné à la fin lui-même, ce prince désespéré du sort de la journée. Napoléon ne le cède pas à son antagoniste: il s'expose avec la témérité d'un soldat, et tellement qu'au fort de l'action, le général Walther, commandant des grenadiers de la garde, lui dit: *Retirez-*

vous, Sire, ou je vous fais enlever par mes grenadiers." Il était à peine huit heures du matin; Napoléon pressait avec son ardeur ordinaire le succès de cette belle opération, quand, au lieu de voir arriver le corps du maréchal Davoust et ses parcs, il apprend que les ponts du Danube sont encore rompus !.....

Il entend avec calme cette désastreuse nouvelle, qui lui arrache une victoire certaine, et tandis qu'il ordonne au maréchal Lannes de relentir son mouvement, il envoie prendre des informations plus précises sur l'état des ponts. Le rapport qu'il reçoit ne lui permet plus de rien espérer de la rive droite. D'énormes barques chargées de pierres des monlins abandonnés à la dérive par l'ennemi, ont brisé le grand pont et entraîné les bateaux qui portaient les pontonniers et leurs officiers. L'archiduc et son armée sont également frappés de l'affaiblissement du feu de l'armée française. L'archiduc connaît bientôt la cause qui nous arrête, et n'a pas de peine à ramener ses troupes sur le champ de bataille, où elle ne sont plus poursuivies.

D'incroyables faits d'armes signalèrent du côté des Français cette seconde partie de l'action, que leur valeur entretint encore pendant douze heures autour et au milieu des enceintes ravagées d'Essling et d'Aspern. Là le général Saint-Hilaire trouva la fin de sa carrière, et le brave maréchal Lannes, le compagnon de toutes les victoires de Napoléon, eut les deux genoux fracassés par un boulet. Napoléon l'aperçut pendant qu'on le transportait à Ebersdorf; il courut aussitôt à lui, le serra dans ses bras en pleurant, et s'écria: "Lannes, me connais-tu? c'est ton ami, c'est Bonaparte; Lannes, tu n'es pas conservé." Le maréchal ouvrit les yeux à cette voix bien connue et répondit avec peine: "Je désire vivre si je puis vous servir... ainsi que notre France... mais je crois qu'avant une heure vous aurez perdu... celui qui fut votre meilleur ami." Napoléon était à genoux auprès du brancard, et couvrait Lannes de ses larmes. On emporta le maréchal; ses dernières paroles furent touchantes: il espérait toujours pouvoir servir la France.

Il perdit connaissance le 25, et mourut le 30.

Napoléon le visita tous les jours, l'entendit souvent, égaré par la fièvre, parler de combats, donner des ordres à ses officiers; l'appeler lui-même à son secours, et exhaler ainsi son âme guerrière dans un délire de gloire où, jusqu'au dernier moment, il eut le bonheur de croire qu'il combattait encore pour sa patrie. Ainsi se termina-